

DEFINITION ET OBJET DE LA MUSIQUE

LA musique est la représentation idéaliste de la nature et de nous-mêmes au moyen des combinaisons variées de la mélodie, de l'harmonie et de la science instrumentale.

Les intermédiaires sensibles qu'emploie le compositeur pour agir sur nous se nomment sons.

Entendus successivement et enchaînés selon certaines lois, les sons servent d'élément à la phrase mélodique ; entendus simultanément et réunis d'après leurs affinités ils constituent l'harmonie. L'instrumentation consiste dans le choix judicieux des timbres qui, groupés en petites bandes ou familles ayant chacune son caractère propre, concourent à former ce que nous appelons l'orchestre symphonique.

Il résulte de notre définition que la musique n'a pas spécialement pour objet de plaire. Le musicien comme le poète a le droit de se livrer à sa fantaisie. S'il lui convient d'exprimer en son langage un sentiment profond, d'éveiller en nous de nobles pensées, de décrire à sa manière un tableau pittoresque, nous devons le suivre sur son terrain, chercher à le comprendre et, si notre faiblesse ou le défaut de préparation nous rendent incapables de cet effort, gardons-nous d'accuser de folie ceux qui nous ont devancés dans la voie ouverte par l'initiateur, car, pour eux, nous sommes le *profanum vulgus* qu'aucun rayon n'attire, nous sommes les esclaves des jouissances faciles.

L'art musical a son principe dans la préexistence d'une faculté esthétique par laquelle nous percevons les rapports des sons, et qui, en faisant naître à leur occasion dans notre esprit des idées plus ou moins réflexes, nous inspire de nobles enthousiasmes. De tous temps, la musique a célébré la loyauté, la bravoure, le patriotisme, l'amitié, l'amour et le dévouement. Sa mission sociale n'a jamais été méconnue.

Tous les peuples ont leurs airs nationaux ; tous possèdent un fonds mélodique dans lequel nous retrouvons un reflet de leurs mœurs.

Qui osera rabaisser la musique au niveau d'une distraction frivole ?

Qui lui contestera sa haute moralité ? Ceux-là sans doute, qui, au même titre, proscriraient la poésie, la littérature et l'histoire, les utilitaires sans scrupule auxquels nous sommes redevables du mercantilisme qui tarit aujourd'hui dans leurs principes les plus généreuses initiatives. Eux seuls pouvaient réduire à une simple opération commerciale un acte essentiellement désintéressé ; celui par lequel un homme de génie saisit ses concitoyens des productions de son intelligence.

L'art n'a pas été spécialement créé pour servir de délassement aux sociétés désœuvrées. Son but n'est pas précisément d'occuper les loisirs des habitants de nos cités.

S'il n'avait pour objectif que de chatouiller nos sens par l'attrait passager d'une volupté raffinée, nous ne croirions pas à sa noblesse ; nous n'avons pas besoin d'être bercés comme des enfants. Nous voulons qu'il exerce sur l'âme son empire par la vertu de l'idéal et qu'il entretienne en nous une sorte d'exaltation tempérée qui est la source de toute grandeur morale. Nous voulons qu'il nous attendrisse ou nous fasse frissonner d'allégresse comme cette page d'Edgar Quinet qui en est la glorification superbe :

« Le tintement de la cloche se perdait déjà en mourant dans l'air quand, à sa place, un doux gazouillement se fit entendre, comme le matin gazouillent, dans le nid, sur un cyprès, les petits du rossignol qu'éveille le premier crépuscule. Ceux qui interrompaient ainsi le silence du monde naissant, c'était le peuple ailé des âmes qui se nourrissent de beaux sons, et

« cherchent dans l'univers la musique des choses. Ils devaient un jour s'appeler Guy d'Arezzo, Palestrina, Pergolèse, Mozart, Beethoven. A ce moment, ils prêtaient l'oreille aux bruits sourds, inarticulés qui traversaient les limites, tristes et rêveurs, comme ceux qui cherchent une chose et ne peuvent la trouver, car tous portaient dans leurs mains une viole ; mais chacune de ces violes n'avait qu'une corde d'airain et ils ne savaient où découvrir celles qui manquaient et dont ils avaient le pressentiment.

« De loin en loin, l'un d'eux tirait de son instrument une note qui ressemblait à un soupir des choses ; aussitôt les autres répétaient ce soupir ; après quoi, découragés et la tête basse, ils retombaient dans l'éternel silence. Lors le pèlerin vint à passer, le plus hardi d'entre eux, celui qui devait être Beethoven, se détacha de ses compagnons. O barde ! dit-il, apprends-moi comment se plaint le vent sur les vagues de la mer ? Quel est le titillement de la lumière naissante ? Qu'as-tu entendu dans le silence des déserts ? Comment raisonne la douce parole humaine dans le cœur des vivants ? Quel est le son d'un cœur qui se brise ? A quoi ressemble le soupir d'une âme occupée à contempler le jour naissant ? Quel est le gémissement de celle qui s'attarde dans la nuit ?

« Sans rien répondre, le Maître prit la viole ; en tira un accord dont frissonna le cœur de ceux qui l'entendirent. Tous essayèrent de l'imiter, mais n'ayant pu y réussir, leurs yeux se voilèrent de tristesse. De tous ceux qui habitaient les limbes, ils étaient, sinon les plus misérables, du moins les plus comblés de désirs. Leurs gémissements semblaient être la meilleure partie de leur art. »

— Quelques anecdotes peu connues sur Rossini. Un jour, un anglais se présenta chez lui en ces termes : « Maître, je suis venu tout exprès à Paris pour vous voir... » — Ah ! très bien, répliqua Rossini en se cambrant et en se plaçant au milieu de la salle. Vous pouvez faire le tour !

— Dans une soirée, la Patti, alors à ses débuts, chanta devant le maître l'air du *Barbier de Séville*. Strakosh était au piano. La jeune cantatrice et son accompagnateur rivalisèrent, paraît-il, de virtuosité pour ajouter au texte des traits et des fioritures de leur façon. Rossini applaudit beaucoup et s'approchant de la Patti : « Il est charmant ce morceau, dit-il ; de qui est-il ? » Et comme l'artiste interloquée, répondait en balbutiant : « Mais, maître, c'est... le *Barbier* ! » l'illustre compositeur lui prit gentiment le menton en disant : « Toujours espiègle, cette petite ! »

— Ses mots étaient parfois cruels. Liszt lui ayant demandé la faveur de lui soumettre son poème symphonique *Les Préludes*, qu'il venait de composer. Rossini écouta attentivement l'œuvre, et lorsque l'auteur, ruisselant, quitta le piano, le maître, pour tout éloge, s'écria avec enthousiasme : « Quels doigts ! »

— Une perle cueillie dans une petite publication musicale de notre beau pays.

M. X... — nous tairons le nom — professeur et chanteur de notre ville, peut être comparé à une violette qui s'est épanouie dans l'ombre...

Joli, ça.